

Nos "Jos" héroïques



N. GABILLAUD
Instituteur à Moulins.
(Deux-Sèvres)

Nos « Jos » héroïques

Ceci n'est pas un conte mais un sublime et véridique chapitre d'histoire locale.

Il était une fois trois fils de paysans qui portaient le même nom.

Ces gentils enfants s'appelaient Joseph, « Jo. », en abrégé. Ils avaient eu, d'ailleurs, la même marraine, la belle, grave et douce fée du **DEVOIR**.

La fée les conduisit successivement à la même école où ils furent bien sages, bien studieux ; puis chacun suivit la vocation de son choix.

L'aîné dit : « Je guiderai les âmes vers les lumières éternelles », et le cadet : « Moi, de la jeunesse, j'éclairerai les esprits. »

Le troisième aimait trop le cercle de famille et les sillons féconds où chantent l'alouette et le gai laboureur ; il ne voulut jamais quitter ni ses champs, ni sa mère.

C'est ainsi que Joseph Auvinet devint curé d'Aubigny ; Joseph Albert, instituteur à Saint-Pierre-des-Echaubrognes ; que Joseph Gabard continua le métier de son père et resta paysan.

Lorsque la Patrie fut envahie par les hordes germaniques, tous trois volèrent à son secours et se signalèrent par leur modestie, leur vaillance, leur abnégation.



La *Gazette des Armées* a relaté les extraordinaires exploits de trois hardis soldats qui capturèrent, à eux seuls, 150 Allemands.

Joseph Gabard, du 146^e infanterie, 6^e compagnie, était de ces braves.

Une autre fois, ce jeune héros sauva d'une mort certaine 4 camarades complètement ensevelis par un obus.

Blessé à la colonne vertébrale, comme le Chevalier sans Peur et sans Reproche, il resta cloué au sol, paralysé.

On le transporta à Amiens où il fut entouré des soins les plus affectueux. Son père et sa mère eurent la suprême consolation d'assister à ses derniers moments.

Son ami et bienfaiteur, M. Trancart, ses dévouées infirmières se rappellent encore son gracieux sourire, vivant reflet de la beauté de son âme.

Et c'est sur le sein de sa mère, se faisant tout petit, que **Joseph le Paysan**, décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire, s'endormit, radieux, dans l'Immortalité.



Dès l'enfance, le futur « Père Auvinet » des tranchées dévoilait sa bonne et compatissante nature.

Lorsqu'un camarade était grondé ou puni, sa figure juvénile exprimait une véritable souffrance : son front se plissait ; ses yeux clairs, rapetissés, semblaient implorer la pitié.

Un tel esprit de charitable solidarité devait lui attirer, pendant la guerre, l'estime et l'affection des poilus, ses frères. Ceux-ci, sans distinction de castes ou d'opinions, l'adoraient.

La mansuétude infinie, la douceur évangélique de **Joseph l'Apôtre** cachaient cependant un trésor d'énergie, une âme virile et un courage indomptable.

Lors d'une attaque furieuse, un officier boche de haute stature le menace de son revolver. Notre « Jo », sans armes, saute dessus, le terrasse et lui arrache son épée,

précieux trophée qu'il voulut conserver pour l'offrir à sa mère.

Incorporé d'abord dans un régiment du Midi, il passa, sur sa demande, aumônier-brancardier de *première ligne* au 42^e d'infanterie.

A Quennevières, il fut cité à l'ordre du jour pour avoir transporté au poste de secours, en rampant sous la mitraille, son capitaine grièvement blessé.

Atteint en Champagne, à la base du crâne, d'une balle de schrapnell, il se fit panser sommairement et retourna au milieu de ses chers « paroissiens ».

Dans la « géhenne » de Verdun, son dévouement fut admirable.

Les odeurs cadavériques « qui prennent à la gorge » ne l'empêchaient pas d'accomplir sa mission. Il bravait les balles et les obus.

Ses chefs le croyaient invulnérable et se

plaçaient, en quelque sorte, sous sa protection.

Lorsqu'un éclat d'obus lui enleva sa croix de guerre, frappant au cœur son inséparable Commandant : « C'est tout ce que les Boches auront, dit-il, du curé d'Aubigny ! »

Le 24 août 1916, veille de sa mort, faisant allusion à la perte des autres prêtres brancardiers du régiment, il écrivait à son frère, M. l'abbé Théophile : « Je suis resté seul de mon espèce ! »

Le lendemain, Joseph Auvinet, titulaire de 4 citations, proposé pour la Croix de Saint-Georges et la Médaille Militaire, tombait au Champ d'Honneur, à Curlu, en prodiguant à un malheureux blessé ses soins éclairés et le baume subtil de ses douces et réconfortantes paroles.



A quelques kilomètres de Curlu, près de Combles, dans le cimetière des officiers, repose le corps de Joseph Albert, simple soldat-brancardier au 114^e de ligne.

Pendant toute la durée de la campagne actuelle jusqu'au jour de sa mort glorieuse, il fit noblement et modestement son devoir.

Le 27 octobre 1916, la bataille faisait rage ; il fallait absolument aller chercher de trop nombreux blessés sous un bombardement terrible.

Joseph Albert n'était pas désigné pour cette besogne périlleuse : « On a besoin de nous tous, dit-il, allons-y ! » Et il entra dans la fournaise.

Au retour de la pénible corvée, un stupide éclat d'obus lui trancha la carotide.

Joseph l'Éducateur ne portera pas la croix des braves qu'il a si bien méritée ; sa voix chaude et vibrante n'enseignera plus l'amour sacré de la Patrie.



France, veux-tu mon sang ? Il est à toi, ma
S'il te faut ma souffrance, [France !
Souffrir sera ma loi ;
S'il te faut ma mort, mort à moi,
Et vive toi,
Ma France !

Avec quelle religieuse émotion nos trois glorieux martyrs du devoir récitaient autrefois, sur les bancs de leur humble école, ces enthousiastes vers du grand patriote Déroulède !

S'ils n'ont pu les redire au moment suprême de l'ultime sacrifice, leurs mâles vertus, leurs gestes généreux, héroïques, prouvent qu'ils les ont vécus.

N. GABILLAUD,
Instituteur à Moulins (Deux-Sèvres).